

ALIBIS

LE VOLET EN LIGNE

Polar, Noir & Mystère

Au sommaire :

145 **Le Prix Alibis va à...**

Cannes !

Martine Latulippe / Luc Baranger

149 **Camera oscura (XVII)**

Christian Sauvé / Daniel Sernine

164 **Encore dans la mire**

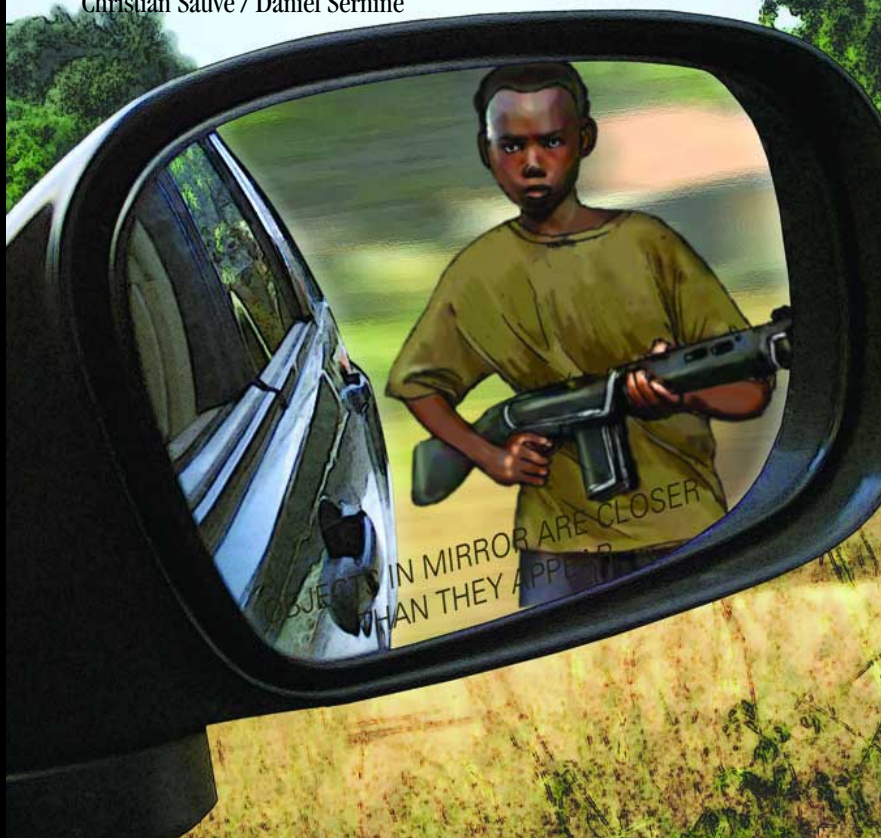
Christine Fortier

André Jacques

Christian Sauvé

Norbert Spehner

François-Bernard Tremblay



N  17

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE DU POLAR

Gratuit

ALIBIS

Polar, Noir & Mystère



N° 16

L'ANTHROPOLOGIE FÉMINISTE DU POLAR

7,95 \$

Abonnez-vous !

Abonnement (régulier et institution, toutes taxes incluses) :

Québec et Canada : 27 \$

États-Unis : 27 \$US

Europe (surface) : 32

Europe (avion) : 35

Autre (surface) : 40 \$

Autre (avion) : 46 \$

Les propriétaires de cartes Visa ou Mastercard à travers le monde peuvent payer leur abonnement par Internet.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-alibis.com>

Par la poste, on s'adresse à :

Alibis, C.P. 5700, Beauport (Québec) G1E 6Y6

Nom : _____

Adresse : _____

Veuillez commencer mon abonnement au numéro :

Alibis est une revue publiée quatre fois par année par **Les Publications de littérature policière inc.**

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 17 de la revue **Alibis**.

Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 17 de la revue **Alibis** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

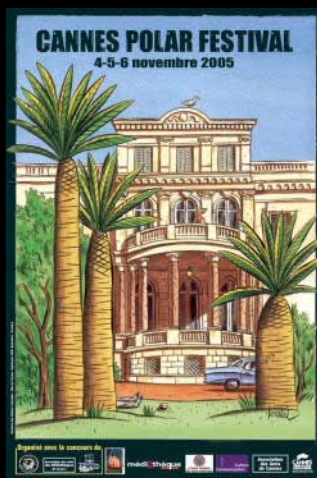
Date de mise en ligne : décembre 2005

© **Alibis et les auteurs**

Le Prix

Alibis

va à . . .



Les 4, 5 et 6 novembre derniers avait lieu le Cannes Polar Festival, une des nombreuses manifestations françaises célébrant la littérature policière. Grâce à la précieuse collaboration du Consulat général de France à Québec, Luc Baranger, gagnant du Prix *Alibis* 2005, et Martine Latulippe, membre de la rédaction et représentante de la revue, ont pu se rendre sur place et participer à l'événement.

PROGRAMME

Le Cannes Polar Festival est un concept multidisciplinaire présentant plusieurs volets qui ont en commun d'être tous liés au polar. Projection de films, concerts de jazz et de chansons noires et grand jeu organisé dans la ville sont autant d'éléments de ce festival. Quant au volet littéraire de l'événement, il consiste en rencontres d'auteurs dans les bistrotts du marché Forville et en un chapiteau dressé sur l'Espace Pantiero (voir photos), où le public peut découvrir les romans d'auteurs de polar en tous genres (romans, BD, littérature jeunesse...) et en profiter pour faire connaissance avec les auteurs invités, obtenir une dédicace et, pourquoi pas, découvrir l'existence d'Alibis!



LES AUTEURS

Brigitte AUBERT
 Jean D'AILLON
 Luc BARANGER
 Annie BARRIERE
 Xavier Marie BONNOT
 Philippe CARLIN
 Philippe CARRESE
 Jean CONTRUCCI
 Pascal DESSAINT
 Piergiorgio DI CARA
 Malika FERDJOUKH
 Caryl FERREY
 Maurice GOUJAN
 Francisco G. LEDESMA
 Philip LE ROY
 LOUSTAL
 Michel MAISONNEUVE
 Marcus MALTE
 Laurent MARTIN
 Claude MESPLEDE
 Jean-Hugues OPPEL
 Santo PIAZZESE
 Joe G. PINELLI
 Jean-Bernard POUY
 Thomas SANCHEZ
 Marc VILLARD



146

Martine Latulippe



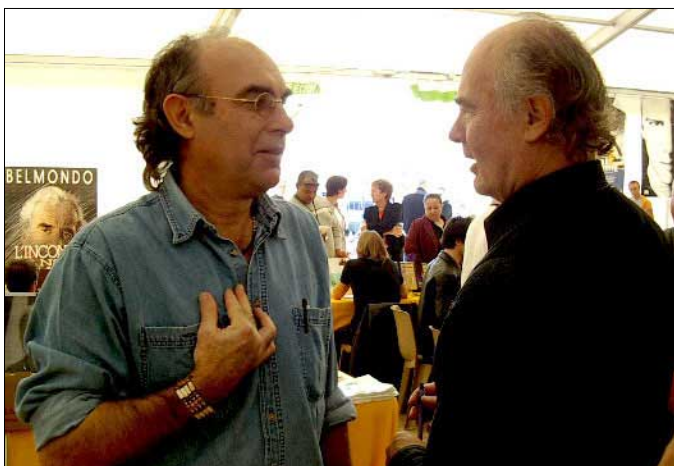
Impressions du Cannes Polar Festival

Dans ma corbeille de lauréat du Prix *Alibis* 2005, outre une fort sympathique récompense financière, se trouvait également une invitation offerte par le Service de Coopération & d'Action culturelle du consulat de France à Québec aux fins d'assister à un salon du polar dans l'Hexagone. Des manifestations de ce genre, il s'en tient beaucoup et, après réflexion, je décidai de me rendre sur la Côte d'Azur où, chaque première fin de semaine de novembre, se tient le Cannes Polar Festival, co-commandité par la municipalité, le conseil général des Alpes Maritimes et divers sponsors. Si je ne connaissais pas de visu les deux principaux organisateurs (Corinne et Jacques), ils m'avaient interviewé en direct à deux reprises depuis Montréal pour les besoins de leur émission radiophonique littéraire hebdomadaire et j'ai l'habitude d'échanger avec Jacques des *bootleg* CD de nos guitaristes de blues préférés, puisque lui et moi souffrons d'une même passion pour les 12 mesures.

Je devais simplement *assister* au salon, mais, publiant deux ouvrages (le premier : *Crédit Revolver*, un roman pour lequel mon chum Bertrand Darolle, président de la cour d'appel de Rouen, m'a donné un coup de main, et *À l'Est d'Eddy*, un recueil de nouvelles paru à la Veuve Noire) quinze jours avant la tenue de leur manifestation, les organisateurs m'ont tout simplement offert d'y participer. Je me suis retrouvé en présence de grosses pointures du polar français, notamment de Jean-Hugues Hoppel (connu dans le Pacifique sud lorsque j'habitais le Vanuatu), de Pascal Dessaint, rencontré au salon de Montréal en 2003, mais aussi du délicieux Claude Mesplède dont les anthologies de la littérature noire et policière font autorité en la matière. Mais la grosse surprise, celle qui m'a le plus ému, ce fut de



Luc Baranger et Jacques Lorognon, organisateur du festival, en compagnie du député-maire Bernard Brochand.



148 me retrouver à signer aux côtés de Thomas Sanchez, l'un des plus grands auteurs états-uniens (photo), totalement incontournable à ce moment-là en France, son roman *Bongo King* bénéficiant d'une incroyable publicité de la part de Gallimard. Son premier ouvrage, *Rabbit Boss*, écrit dans les années 70, avait littéralement bouleversé le passionné des Amérindiens que j'ai toujours été. J'avais d'ailleurs croisé Sanchez lors du siège de la réserve sioux de Wounded Knee, au Dakota du Sud, au printemps 1973, et je n'espérais pas le revoir un jour. Nos retrouvailles eurent sûrement un côté « anciens combattants », j'en conviens, mais que resterait-il aux *old timers* si on les dépeçait de leurs souvenirs ? Tom sembla très touché d'apprendre que j'avais traduit *The Voices from Wounded Knee* en français.

Pour le reste, disons que tous les auteurs furent traités comme des princes. Pendant le souper à l'hôtel Majestic, je suis parvenu à m'éclipser pour aller voir la piscine, celle qui servit de cadre à la dernière scène, devenue culte, du film noir d'Henri Verneuil, *Mélodie en Sous Sol*, avec Viviane Romance, Gabin et Delon.

Il s'est trouvé que les émeutes des banlieues en France (au cours desquelles les jeunes ont brûlé plus de 23 000 voitures) ont débuté le jour de mon arrivée dans le pays et se sont calmées le jour de mon départ. Ce serait me faire beaucoup trop d'honneur si des esprits mal tournés qui y voyaient une relation de cause à effet.

Luc Baranger



L'automne s'avère rafraîchissant pour les amateurs de cinéma sombre; probablement moins à cause des températures de plus en plus froides que de la certitude qu'il y aura quelques films intéressants entre la saison cinématographique des adolescents et celle des enfants! Maintenant, pour distinguer le bon du moins bon...

Copies imparfaites

Nul besoin d'être un technicien en réparation de photocopieuses pour savoir qu'une copie d'une copie sera inévitablement moins bonne que l'original... Et pourtant, cela n'empêche pas Hollywood, la plus grande photocopieuse créative au monde, de continuer à nous servir des suites... qu'on le veuille ou non.

C'est ainsi que le dernier trimestre a vu passer **Transporter 2**, **Saw II** et **Legend of Zorro**, un trio d'un intérêt inégal, mais uniformément moins intéressant que les films qui les avaient précédés. Parlons-en seulement pour ne plus avoir à en parler.

Il est presque inconcevable que Luc Besson trouve des acheteurs pour ses scénarios loufoques et répétitifs, et cependant il est désormais impossible de nier l'existence de **Transporter 2** dans toute sa gloire absurde. Film d'action ignorant tout de la réalité, cette suite au film de 2002 ne pourrait exister sans le charme inébranlable de Jason Statham, qui récidive en tant que conducteur ultracompétent qui va jusqu'à se moquer des lois de la physique. Il n'y a pas une seule parcelle de bon sens dans **Transporter 2**, et pourtant on se laisse



entraîner par la pure énergie cinétique de l'ensemble. Fait à remarquer : le choc le plus délicieux du film survient alors que le héros manque de peu de mettre sa main sous une roue de camion, tandis que des cascades spectaculaires dopées à l'informatique ne réussissent guère qu'à susciter un « ben voyons ! ». Comme quoi un peu de retenue peut faire des miracles.

Malheureusement, la retenue n'étouffe pas **Saw II** non plus, avec des résultats acceptables mais moins réussis que ceux du premier film. Ce qui faisait la force de l'original, c'était la façon dont les personnages étaient manipulés dans des situations inévitables qui les forçaient à se faire violence pour survivre. Ici, ce principe très simple est perdu, dans un scénario qui ressemble plus à un *reality*



show sadique qu'à une boîte de puzzle. L'antagoniste est à nouveau omniscient, et la « grande mutilation » à la fin du film est plus stupide que choquante. Une copie bien fade, même pour les amateurs de ce genre d'enquêtes sanguinolentes.

Finalement, il y a le charme bon enfant de **The Legend of Zorro**, une suite bien intentionnée, mais fatalement affligée par sa prémisse. Dix ans après les événements du film original, voici que Zorro, sa compagne et son fils se voient plongés dans de nouvelles aventures. Antonia Banderas et Catherine Zeta-Jones n'ont rien à se reprocher et les rares scènes d'action tiennent la route, mais le scénario souffre d'un long passage ennuyeux qui finit par contaminer tout le film : un Zorro divorcé et alcoolique



donne lieu à un passage à vide d'une longueur agaçante. Malgré la nécessité d'un tel segment, on en vient à se demander quand on retournera aux scènes d'aventure qui avaient fait le succès du premier film. Un peu lourd pour rien, **The Legend of Zorro** s'avère une suite bien négligeable. On admirera la façon dont le film parvient à trouver un rôle pour tous les membres de la famille, mais sans plus.

Perdu sans boussole

Il est évident dès les premières minutes de **Flightplan** que ce ne sera pas un film amusant ou dynamique. Une sinistre lourdeur plane immédiatement sur ce thriller, alors que le réalisateur Robert Schwentke utilise des paysages hivernaux allemands pour installer une atmosphère sombre. Notre héroïne (Jodie Foster), une jeune veuve en voie de rapatriement en compagnie de sa fille, patauge dans ces paysages. *« Ceci est un film sérieux, semble dire la cinématographie. Un drame psychologique, une étude de personnage au bord de l'effondrement, soit, mais rien d'aussi crasse qu'un thriller ordinaire. »*

Quand l'intrigue s'amorce par la disparition d'une petite fille à bord d'un avion de ligne, il est évident que **Flightplan** espère que son public a vu **The Sixth Sense** : et si la petite fille disparue n'avait jamais existé ? Et si l'héroïne était complètement folle ? Le film passe beaucoup trop de temps à jouer avec cette idée, à un point tel que l'on a envie de dire : « Assez ! Nous savons qu'elle existe, le film finirait tout de suite si ce n'était pas le cas ! »



Photos : Touchtone Pictures



Flightplan arrive enfin laborieusement à son troisième acte, le vrai visage du film se met en place... et il s'agit effectivement d'un *crasse thriller ordinaire*. Un complot criminel hautement improbable émerge des brumes à la stupéfaction grandissante des spectateurs, qui se demandent alors à quoi a bien pu servir l'essentiel des minutes du film jusque-là. La finale se résout à coup d'explosifs et de dommages matériels considérables, ce qui n'empêche pas l'héroïne de se mériter les applaudissements d'une foule qui, en se basant sur l'information qui est disponible à ce moment-là, aurait dû demander son arrestation immédiate.

Si **Flightplan** a un mérite, c'est de faire paraître l'autre thriller aérien de 2005, **Red Eye**, comme un petit bijou efficacement mené. Dans son état actuel, c'est un film perdu dans le brouillard, sans boussole et avec une mince idée de sa direction.

Mais si **Flightplan** est trop sage, **Domino** court dans toutes les directions en tirant sur n'importe quoi. Si vous avez vu **Man on Fire**, vous connaissez déjà les abîmes du délire cinématographique dans lesquels peut plonger le réalisateur Tony Scott. Couleurs criardes, sous-titres excessifs, deux niveaux de narration, montage aussi nerveux qu'un chihuahua en feu : on ne sort pas de **Domino** satisfait, mais complètement épuisé, comme si on venait de se faire coller une raclée cinématographique !

L'histoire est « plus ou moins » adaptée de la véritable histoire de Domino Harvey, un ex-modèle (et fille de l'acteur Laurence Harvey) reconvertie en chasseuse de primes. Mais une fois dépassé le personnage, tout relève de la fiction, surtout lorsque s'amorce l'intrigue compliquée dans laquelle se rencontrent fils à papa, Jerry Springer, fonctionnaires corrompus, télé-réalité, Las Vegas et dix millions de dollars.

Domino défie toute appréciation critique conventionnelle de par son martèlement audiovisuel et la façon dont son intrigue est éparpillée. Un geste d'une violence abominable au début du troisième acte, de même que le reste de l'œuvre d'ailleurs, nous nargue pratiquement d'oser nous lever et de mettre fin à l'épreuve. On



en ressort meurtri mais plus fort, et doté de la conviction que Tony Scott est irrémédiablement fou. Ce qui n'empêchera pas *Camera oscura* d'être là dès la sortie de son prochain film, par pure curiosité...

En tant que biographie, **Domino** laisse derrière un bien étrange héritage: non seulement le film est-il complètement détaché de la réalité de son sujet, mais Domino Harvey elle-même n'a pas survécu jusqu'à la parution du film: assignée à sa



Photo : New Line Cinema

résidence en attente de procès pour trafic de drogue, elle est morte d'une overdose en juin 2005.

D'une façon tordue, l'anecdote agit presque comme épitaphe appropriée.

Le fantôme de Charles Bronson

Il y a de ces films, pas nécessairement bien faits, qui frappent une corde sensible. Produits de leur temps, d'un artiste avec quelque chose à dire, voire même d'une tendance de fond, ces films cristallisent une vague impression et en font une référence. Que sont les films de monstres après **Alien**? Les *space opera* après **Star Wars**? Les films de vengeance après **Death Wish**?

Ce film de 1974 n'avait rien d'exceptionnel, si ce n'est de répondre à une terreur qui grandissait alors au sein des centres urbains américains. « À tout moment, le crime peut frapper! Les forces policières sont impuissantes! Il revient aux citoyens de se faire justice! » Dans le film, un homme pacifique (incarné par Charles Bronson) se déchaîne après une attaque contre sa famille. Il cherchera à se faire justice absolue.

Le cinéma américain n'a jamais oublié la leçon de **Death Wish**. Le schéma narratif est depuis devenu familier: l'homme paisible mais compétent, forcé de prendre les armes pour venger/protéger des âmes innocentes. Quel film d'action ne se termine pas par un affrontement direct entre héros et vilain, affrontement durant lequel le héros se verra parfaitement justifié d'employer tous les moyens nécessaires pour résoudre le problème?

A History Of Violence, le dernier film de David Cronenberg, a connu un succès critique indéniable, et ce, malgré une histoire largement calquée sur **Death Wish**. Alors qu'un homme (Viggo Mortensen) attire l'attention de criminels, le voilà obligé de se transformer en justicier pour résoudre le problème qui menace sa femme et ses enfants. Seul retournement bien prévisible : le héros n'a rien d'un homme ordinaire, et les criminels qu'il affronte sont en fait de vieilles connaissances. Des scènes d'une violence choquante (et nullement glorifiée) ponctuent le film.



La bande-annonce suggère un film lent et pondéré, et c'est effectivement ce que livre Cronenberg. **Death Wish** pour public raffiné ? Peut-être, mais ceci excuse à peine l'intrigue évidente.

Dès le début de l'histoire, il n'y a pas vraiment à douter : le protagoniste cache un douloureux secret. La révélation, elle, traîne autant en longueur que le reste du film.

Ironiquement, **A History Of Violence**, adapté d'une bande des-



sinée, est un film qui fonctionnera mieux chez un auditoire sophistiqué qui ignore tout des films d'exploitation violents. Les plus jeunes, eux, auront déjà tout vu et devront redoubler d'effort pour ne pas s'endormir.

A History Of Violence a la prétention d'être plus qu'un thriller ordinaire. Heureusement, ce n'est pas le cas de **Derailed**, qui assume pertinemment son rôle de film à suspense. Le contraste est rafraîchissant : **Derailed** ne donne pas souvent l'impression de perdre son temps.

Mais le fantôme de Charles Bronson n'en est pas plus éloigné pour autant. Tout se met en branle alors qu'une affaire illicite entre deux professionnels (Clive Owen et Jennifer Aniston) tourne mal : il est brutalisé et dévalisé, elle est violée. Mais leur assaillant (Vincent Cassel) n'en a pas encore fini avec eux ; il traque la famille de l'homme et lui extorque de l'argent. Poussé à bout, notre héros aura-t-il le courage de prendre les choses en main et de *résoudre le problème* ?

Bien sûr que oui. Si **Derailed** se complaît initialement à dresser une intrigue tordue pour emprisonner son protagoniste dans une toile d'araignée de mensonges et d'obligations (leçon numéro un : *ne jamais mentir*), le film ne peut finalement pas résister à l'envie de créer un moment à la Charles Bronson alors que le protagoniste parvient finalement à se faire justice. On fait suivre d'une reprise, au cas où l'on n'aurait pas été satisfait la première fois !

Non pas qu'il s'agisse du seul problème de **Derailed**, qui tombe trop souvent dans le panneau du criminel omniscient et omnipotent, maître d'un plan fragile qui ne peut réussir que dans les films. Cassel est parfaitement à l'aise dans un rôle de pourri (il se permet même une petite réplique francophone hilarante), mais on ne peut pas en dire autant de Clive Owen, qui semble pris au dépourvu dans un rôle où il doit être d'une passivité agaçante.

Néanmoins, c'est un thriller fier de l'être, et il y a un intérêt quelconque à voir la façon dont le scénario mène en bateau à la fois le protagoniste et le public. Satisfaisant lorsqu'il ne reste rien d'autre au vidéoclub... et que l'on a déjà vu **Death Wish**.



Photos : The Weinstein Company

Léger et violent

La comédie criminelle est un genre schizophrénique : d'un côté, il n'y a rien de drôle dans le crime, la mort et les autres poncifs des histoires criminelles. D'autre part, il y a un plaisir transgressif à voir des protagonistes tordus et des histoires sortant de notre quotidien bien rangé. Reste tout de même le moment inconfortable où, au milieu d'un éclat de rire suscité par un acte violent, on se demande comment on en est arrivé à trouver drôle une chose pareille.

Considérons **The Ice Harvest**, tiens : dans cette comédie de Harold Ramis aux forts relents des frères Cohen, on se

retrouve perdu au milieu du Midwest américain, à suivre un avocat couard et véreux (John Cusak) alors qu'il ronge son frein en attendant de quitter Wichita avec deux millions de dollars mal acquis. Le problème : il lui reste deux ou trois choses à régler avant de quitter la ville et son compère criminel est *beaucoup* plus dangereux que lui. C'est la veille de Noël : se fera-t-il

mettre en boîte avant le *boxing day* ?

Adapté du roman éponyme de Scott Phillips, **The Ice Harvest** oscille entre clubs de danseuses, bars et maisons où rien ne fonctionne bien. Notre héros est pris entre un partenaire agressif, une femme fatale et un boss de la pègre qui n'apprécie guère de se faire filouter. Après un lent départ, les morts violentes se succèdent au cours de la dernière moitié du film, surtout quand nos deux compères tentent de se débarrasser d'une malle encombrante. On se surprend à rire.



Photo : Focus Features



Photo : Focus Features

Le film n'est pas sans procurer sa part de plaisir (du premier acte, on retiendra la façon elliptique dont les personnages sont introduits et les relations que l'on découvre entre eux) mais, même en étant indulgent, on ne sera pas particulièrement impressionné. Bon pour un divertissement sans exigence, sans plus.

Kiss Kiss Bang Bang est un peu plus ambitieux, et nettement plus intéressant pour les amateurs de fiction criminelle. Il faut d'abord se rappeler que c'est une œuvre de Shane Black, un scénariste qui avait fait les bonnes années du pur cinéma d'action hollywoodien avec **Lethal Weapon**, **The Last Boy Scout** et **The Long Kiss Goodnight**. Après une longue absence, le voici de retour à la fois sur la page et derrière la caméra avec cet hommage aux *paperbacks* criminels des années 1930-1950. Très librement adapté d'un livre de Brett Halliday, **Kiss Kiss Bang Bang** combine l'intrigue tordue d'un bon roman jaune à la verve flamboyante de Black.

La mise en situation envoie un petit truand new-yorkais en Californie dans l'espoir de décrocher un rôle important. Mais la



Photos : Warner Bros. Pictures

véritable intrigue débute alors qu'une voiture vient planer au-dessus du truand et d'un détective privé, les forçant à sortir une femme déjà morte d'un lac. La situa-

tion deviendra encore plus rocambolesque au fur et à mesure que s'enchaîneront les événements subséquents. Le tout est structuré sous forme de chapitres aux titres tirés des romans de Raymond Chandler (*The Lady in the Lake*, etc.).

C'est assez astucieux, surtout lorsque Black se permet des clins d'œil cinématographiques : le narrateur oublie parfois où il en est rendu et proteste devant les invrai-



semblances de son propre scénario. Black assaisonne le tout de plusieurs dialogues savoureux et de quelques blagues au sujet d'Hollywood.

Ambitieux, pas complètement réussi mais d'une fraîcheur imbattable, voici un film imparfait qui saura tout de même plaire aux amateurs endurcis de cinéma noir. On oublie presque de se demander pourquoi on rit alors que se succèdent à l'écran mutilation, torture génitale et morts violentes.

Peut-être est-il préférable de ne pas trop se poser de questions.

La saison du cinéma pour adultes

Entre les nullités estivales et la saccharine de la période des fêtes, il n'est pas impossible d'espérer quelques films ambitieux qui sauront plaire à un public adulte et averti. Dans la foulée de **The Constant Gardener**, voici donc trois films une cote au-dessus de ce que l'on voit habituellement au cinéma. Trois films dont l'impact, en fait, n'est pas sans rappeler celui d'un bon livre.

La comparaison est plus qu'accidentelle dans le cas de **Jarhead**, puisqu'il s'agit de l'adaptation de l'autobiographie à succès d'Anthony Swofford, un marine ayant servi durant la guerre du Golfe de 1991. Entraîné comme tireur d'élite, Swofford ne vit certainement pas ce qu'il espérait dans ces quelques mois passés au Moyen-Orient.

Le livre était cinglant de réalisme : répétant une vérité éternelle, Swofford décrit l'armée comme un rassemblement de jeunes hommes à peine assagis par la discipline militaire. S'ennuyant au milieu d'un désert à attendre un ennemi quasi mythique, ils sont souvent plus dangereux que les forces irakiennes. D'une absurdité noire qui ne sera pas sans rappeler **MASH** ou bien **Buffalo Soldiers**, **Jarhead** se révèle être l'histoire d'une guerre atypique. Le personnage de Swoff (Jake Gyllenhaal) n'est pas aussi approfondi que sur la page (une scène rapide nous montre intentionnellement des portes qui se ferment sur plusieurs passages



Photo : Universal Pictures

importants du livre), mais il nous illustre l'expérience de *Desert Storm* telle qu'elle a été vécue par la majorité de ses participants : une corvée, une épreuve de patience et une expérience marquante, sans être complètement réelle.

Cinématographiquement, le film bénéficie de la touche assurée de Sam Mendes (**American Beauty**, **Road to Perdition**) et d'une reconstitution historique assez impressionnante. Une scène au milieu d'un champ de puits de pétrole enflammés s'avère particulièrement mémorable. La conclusion diablement efficace nous rappelle que la vie continue.

Si on peut reprocher quelque chose à **Jarhead**, c'est de s'étirer en longueur et de manquer d'audace. Satisfaisant mais sans plus, **Jarhead** navigue trop habilement entre les pôles de la politique américaine, reléguant même les propos anti-pétrolières du livre à l'illuminé gauchiste qui accompagne Swofford. Le film est un compagnon acceptable à **Three Kings**, mais on se surprend à souhaiter un peu plus, et de façon plus intéressante.

Lord of War, au moins, a le mérite d'être plus sardonique et beaucoup plus amusant. Biographie romancée d'un trafiquant d'armes qui se hisse du ghetto polonais de Brooklyn jusqu'au jet-set international, voilà un film qui sait rendre son anti-héros attachant.

Fabuleusement interprété par Nicholas Cage, le protagoniste vogue allègrement des États-Unis à l'ex-URSS, puis au Tiers-Monde, où il fait affaire avec quiconque aura les moyens de payer sa marchandise. (« *Back then, I didn't sell to Osama Bin Laden. Not because of moral reasons, but because he was always bouncing checks.* ») La séquence d'ouverture donne le ton, traçant d'un long plan ininterrompu le trajet



Photos : Lions Gate Films



d'une balle de la manufacture jusqu'à son utilisation fatale. Le reste du film offre un aperçu du métier de trafiquant d'armes, un peu comme s'il s'agissait d'un **Goodfellas** pour ce type d'occupation. D'autres anecdotes saugrenues montrent les aléas du métier, allant d'un atterrissage en catastrophe sur une route africaine à la visite d'un dépôt d'armes soviétique.

Mais l'humour noir du film ne peut cacher une intention didactique bien réelle : **Lord Of War** existe dans un environnement où ces terribles petites guerres servent à remplir les poches des pays du premier-monde. Quand le protagoniste est finalement coincé par un policier tenace d'Interpol (Ethan Hawke), de puissants intérêts feront savoir à l'idéaliste qu'il s'agit là d'un développement inacceptable. Superbe conclusion, sauf qu'elle est précédée de quelques minutes que l'on trouvera trop sentimentales dans un film qui, jusque-là, prêchait fort bien par le contre-exemple.

Pourtant, on reste curieusement satisfait de ce film original qui a deux ou trois idées derrière la tête. Ce n'est pas du Scorsese, mais la comparaison n'est pas complètement déplacée. À tout le moins, le divertissement est au rendez-vous grâce à une réalisation limpide et à un scénario bourré de détails amusants.

Syriana est une autre paire de manches. Si on ne nie pas l'impact narratif plaisant d'une histoire menée avec une confiance absolue en son auditoire, il devient vite évident qu'il ne s'agit pas d'un autre film conçu



Photos : Warner Bros. Pictures



pour épater la galerie. L'antécédent le plus clair de ce film est **Traffic**, ce qui n'est pas un accident : Steven Gaghan, le scénariste/réalisateur de **Syriana**, avait remporté un Oscar pour le scénario du film de Stephen

Soderbergh. Ici, Gaghan se sert d'une intrigue tissée de plusieurs ficelles narratives pour explorer les enjeux reliant les mondes du renseignement, des affaires, de la politique, du pétrole... et du terrorisme.

Entre autres particularités, **Syriana** trace le chemin qui peut mener un jeune homme à se transformer en assassin-suicide. Mais c'est également un film qui explore comment le gouvernement peut être au service de l'industrie, comment l'argent crée sa propre moralité, comment n'importe qui peut être séduit par l'attrait du pouvoir qui semble inévitablement accompagner le pétrole.

Mais ce qui est encore plus séduisant que l'intrigue elle-même, c'est la façon dont elle est assemblée, par vignettes courtes et obliques qui finissent éventuellement par créer une tapisserie narrative que l'on comparera sans peine à celle d'un excellent livre. Gaghan livre ici une œuvre magistrale qui traite ses spectateurs avec respect. Inspiré par le documentaire **See No Evil** de l'ex-agent de la CIA Robert Baer, **Syriana** est un thriller géopolitique qui humanise des enjeux complexes. L'étonnante distribution des rôles est sans faute, mais c'est George Clooney qui étonne comme agent barbu et bedonnant. Même privé de la belle gueule qui a assuré sa célébrité, Clooney exhibe ici les qualités d'un acteur de premier plan.

Pour les lecteurs d'**Alibis**, l'attrait principal de **Syriana** sera de voir une histoire à haute densité narrative superbement livrée. On en ressort tout aussi exténué que dans le cas de **Domino**, mais avec une satisfaction indéniable. Si *Camera oscura* a tendance à trop critiquer les studios américains pour leur manque d'audace, on retrouve ici un film qui fera peut-être époque : les qualités d'une œuvre d'auteur, mais avec les moyens d'un studio Warner Brothers pour nous amener, parfois très rapidement, autour du monde en quête d'un sujet complexe. Vous avez dit Oscar ?

Third Man Out : a Donald Strachey Mystery

Voici un film que vous ne trouverez probablement qu'au vidéoclub ; pour situer son calibre, la locution « Film tourné pour la télé » convient assurément, sans nier ses qualités. Il s'agit d'une œuvre canadienne tournée à Vancouver et à Toronto.

Certains lecteurs d'**Alibis** connaissent peut-être Donald Strachey, même s'il n'en a pas souvent été question dans la revue.

Signés Richard Stevenson, sept romans (échelonnés de 1981 à 1996) mettent en scène le détective privé Strachey, homosexuel vivant en couple avec l'attaché politique d'une sénatrice, à Albany, N.Y. (Albany qui, en passant, a été le décor des romans d'un écrivain plus célèbre, William Kennedy).

Le roman de Stevenson adapté ici était le quatrième de la série. La critique évoque le côté spirituel (au sens d'humour) de cette série policière; cela se retrouve bien à



Photo : HereTV

l'écran, quoique d'une manière plutôt « premier degré ». Les emprunts visuels et musicaux au cinéma noir du milieu du vingtième siècle semblent eux aussi relever du premier degré plutôt que de l'ironie, ce qui m'a fait grogner plus d'une fois. Rien à voir avec les intentions et le talent d'un David Lynch, par exemple.

Dirigé par Ron Oliver, réalisateur issu du monde de la télé, **Third Man Out** raconte comment Don Strachey commence par refuser le mandat que voudrait lui donner John Rutka, un web-journaliste gai qui s'est fait une cohorte d'ennemis en « sortant du placard » des personnalités homosexuelles qui auraient bien voulu y rester. Rutka a été blessé par balle dans son propre salon, puis visé par un cocktail Molotov, mais Strachey (qui n'a jamais approuvé ses méthodes) le soupçonne d'avoir mis en scène lui-même ces agressions avec l'aide de son amoureux. Toutefois,



Photo : HereTV

lorsque Rutka est enlevé, assassiné et brûlé dans une grange de la région, Strachey s'en veut d'avoir refusé d'enquêter sur ces menaces. Un peu tard, au prix de sa sécurité et de celle de son compagnon de

vie, Strachey cherchera le coupable parmi les gens sur lesquels le journaliste quinquagénaire accumulait des dossiers garnis de photos compromettantes (notables locaux, prêtres soupçonnés de pédophilie, politiciens de droite).

À l'exception de l'apparition de cinq minutes d'une (vraie) vedette porno, tous les rôles sont interprétés par des acteurs de la télé, dont l'excellent Jack Wetherall (qui incarnait l'oncle sidéen dans la série culte **Queer as Folk**), personnifiant l'ambigu Rutka. Une enquête plutôt convenue mais scénarisée de manière efficace maintient l'intérêt jusqu'au dernier quart d'heure, où le drame se corse et s'avère moins superficiel qu'on pouvait le croire. [DS]

Bientôt à l'affiche

Alors que l'automne cède la place à la saison hivernale, le prochain trimestre reste incertain. Il y a bien sûr les chouchous pressentis de l'oncle Oscar : **Capote** (au sujet de l'écriture du célèbre *In Cold Blood*) récolte déjà sa part de critiques élogieuses, Woody Allen s'attaque au thriller romantique avec **Match Point** et Stephen Spielberg promet une exploration du côté sombre du contre-terrorisme avec **Munich**.

En 2006, les cinéphiles auront la chance de jeter un coup d'œil sur la célèbre académie navale **Annapolis**. Harrison Ford, quant à lui, revient au grand écran avec **Firewall**, un thriller où il aura peut-être l'occasion de régler un problème. Dans les films de moindre envergure, on notera **Freedomland** (un drame policier à thématique raciale) et **Running Scared** (dans lequel un fusil est l'objet de toutes les convoitises).

Mais n'oublions pas qu'après décembre arrive janvier... le mois où les studios nettoient leurs voûtes en espérant que personne ne remarque le résultat !

En attendant tout ceci anxieusement, bon cinéma !

- Christian Sauvé est informaticien et travaille dans la région d'Ottawa. Sa fascination pour le cinéma et son penchant pour la discussion lui fournissent tous les outils nécessaires pour la rédaction de cette chronique. Son site personnel se trouve au <http://www.christian-sauve.com/>.
- Daniel Sernine est écrivain, critique, directeur de la revue *Lurelu* et directeur littéraire de la collection Jeunesse-pop chez Médiaspaul. Membre régulier de la chronique « Sci-néma » de la revue *Solaris*, sa grande connaissance des genres et son amour du septième art en font un invité de marque pour cette chronique.



ENCORE DANS LA MIRE

de

Christine Fortier, André Jacques,
Christian Sauvé, Norbert
Spehner, François-Bernard
Tremblay

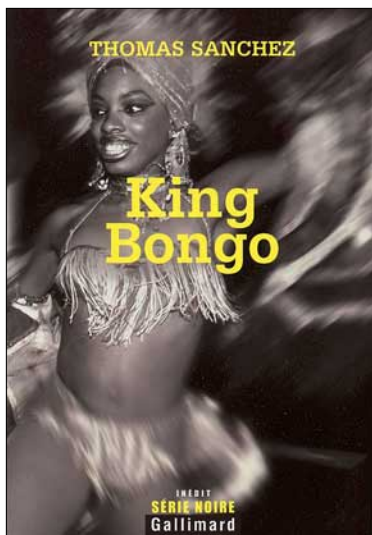
Mort et résurrection de la Série Noire !

Oyez, oyez, amateurs de polars, collectionneurs impénitents et autres amateurs de romans noirs : la Série Noire n'est plus, du moins dans le format poche que l'on connaissait jusqu'à présent. Malgré ses soixante ans bien comptés, elle n'aura pas atteint les 3000 titres. Les collectionneurs noteront que le dernier volume numéroté est le 2743, *Le Dernier Coup de Kenyatta* de Donald Goines, lui-même abattu de plusieurs balles dans la tête le 21 octobre 1974 (aucun rapport, je sais, mais ça vous prouve que je connais des trucs...) Mais comme le phénix, la Série Noire renaît de ses cendres et fait peau neuve.

Avec une nouvelle livrée, assez élégante, et un nouveau directeur nommé Aurélien Masson (Patrick Raynal a déménagé chez Fayard), la collection adopte un plus grand format ; elle arbore une couverture ornée

d'une photographie en noir et blanc dont la typographie évoque la maquette d'origine dessinée par Picasso. Par ailleurs, elle fusionne avec La Noire et inscrit ses choix au sein du programme littéraire composé par les différentes collections des éditions Gallimard. Avis aux collectionneurs : ces nouveaux volumes ne sont pas numérotés... Les deux premiers titres, parus en octobre 2005, sont *King Bongo*, de Thomas Sanchez, et *Dr Jack*, de Norman Green.

L'action de *King Bongo* se déroule à Cuba, en 1957, sous le régime du dictateur Battista. Des attentats à la bombe secouent la capitale alors que des révolutionnaires barbus, dirigés par un dénommé Fidel Castro, menacent le régime. Le personnage principal, King Bongo, le meilleur batteur de La Havane, agent d'assurance et détective privé à ses heures, assiste au réveillon du jour de l'An au célèbre cabaret Le Tropicana.



Il échappe de peu à la mort quand une bombe explose dans le club. Sa sœur, une très belle danseuse exotique surnommée la Panthère a disparu dans la confusion qui a suivi l'explosion. Est-elle morte ? L'a-t-on enlevée ? Mystère...

Le roman raconte la quête désespérée de Bongo, décidé coûte que coûte à retrouver cette sœur jumelle à qui il est lié par des liens très particuliers. Mais il n'est pas le seul à vouloir retrouver la Panthère. Elle intéresse un groupe de tueurs mafieux, mais aussi et surtout, le très inquiétant et cruel Humberto Zapata, un membre de la police secrète, un tortionnaire sadique de la pire espèce qui adore faire souffrir les révolutionnaires capturés. Plus qu'un roman d'action, *King Bongo*, dont l'intrigue est complexe, nous propose une galerie de personnages exotiques, bien campés et un tableau troublant de la société cubaine, minée par la corruption et la décadence, avant l'arrivée des communistes de Castro, dans laquelle la

musique joue un rôle prépondérant. Comme l'affirme un ami du héros, après le dénouement sanglant : « ...le pays aura toujours besoin de toi ! Tu as le rythme ! Tu es le roi du bongo ! Sans musique, nous mourons ! ». (NS)

King Bongo

Thomas Sanchez

Paris, Gallimard, 2005, 384 pages.



Dolmen, menhirs et autres fantômes

« Rocambolique, adj. • 1898 ; de *Rocambole*, personnage de romans-feuilletons de Ponson du Terrail ♦ Extravagant, plein de péripéties extraordinaires. *Aventures rocamboliques*. Cette histoire est rocambolique. » *Le Petit Robert*

Rocambolique donc, voilà le mot le plus juste pour décrire *Dolmen*, le roman à quatre mains de Nicole Jamet et de Marie-Anne Le Pezennec. La première a commencé sa carrière comme comédienne ; la seconde est issue du milieu du journalisme et de la publicité. Depuis le milieu des années 90, toutes deux ont souvent travaillé à la scénarisation de téléfilms et de séries policières pour la télévision française.

Cette fois, elles ont fait le pari d'écrire en même temps une série télévisée et un roman. La série fut diffusée l'an dernier en France et elle a fracassé toutes les cotes d'écoute : treize millions de téléspectateurs à chaque épisode. Le roman, quant à lui, a été presque ignoré par la critique française « sérieuse », critique qui, il faut le dire, se méfie toujours des succès populaires. Mais que raconte cette sombre histoire ?

Marie Kermeur, jeune inspectrice de la police judiciaire de Brest en Bretagne, re-

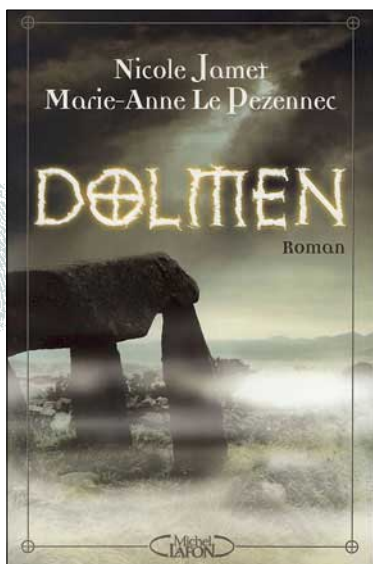
tourne sur l'île de Ty Kern où elle est née pour y épouser celui qu'elle aime depuis toujours et à qui elle était en quelque sorte promise : Nicolas, le skipper d'un grand voilier de compétition. Mais les préparatifs de la noce sont vite interrompus par un meurtre sanglant, celui de Gildas, le frère de Marie. Dans ce lieu mythique et brumeux imprégné de légendes celtiques, les meurtres vont se succéder à un rythme affolant. Et, pour ajouter au mystère, chaque crime sera accompagné de phénomènes étranges et paranormaux : pierres levées qui pleurent le sang, vents déchaînés qui charrient des formes étranges et fantomatiques, rappel de vieilles légendes de naufrageurs. La table est mise et le lecteur est entraîné de rebondissement en rebondissement avec tous les revirements qu'on peut imaginer dans le plus délirant des feuilletons.

Entre policier et fantastique, quelque part à la conjonction des genres, ce roman plaira à ceux et à celles qui ont aimé *Dix petits*

nègres d'Agatha Christie, *L'île aux trente cercueils* de Maurice Leblanc ou *Le Comte de Monte-Cristo* d'Alexandre Dumas. *Dolmen* est en effet une joyeuse macédoine de ces grands classiques.

Il pêche toutefois par quelques faiblesses. Au début, le nombre considérable de personnages déconcerte. Il y a là une véritable brochette un peu folklorique : la famille noble et son châtelain arrogant, les notables parvenus et jaloux les uns des autres, les pêcheurs et les ouvriers du petit chantier naval et toute une galerie de femmes aux caractères granitiques. Sans oublier, bien sûr, l'idiot du village. Pendant un moment, on se perd dans les croisements de tous ces îliens. C'est un problème que rencontrent parfois les scénaristes qui, comme nos auteurs, se lancent dans le roman : habituées à montrer par l'image, elles ne décrivent pas assez les personnages qui finissent par se confondre. À l'écran, le spectateur les voit et les distingue tout de suite. Pas dans le livre. Mais on s'y fait et, au fur et à mesure que les cadavres s'accumulent, on reconnaît mieux les survivants.

Il y a aussi quelques invraisemblances. Qu'on laisse Marie, dont le frère est la première victime, se mêler de l'enquête étonne. Peu de corps policiers laisseraient une personne aussi directement impliquée s'immiscer à ce point dans l'enquête. Il faut préciser toutefois que l'enquête officielle est confiée au jeune inspecteur Lucas Fersen, spécialiste des crimes rituels, mais il est vite à la remorque de la belle et fougueuse Bretonne. Assez invraisemblable aussi, l'à-propos de certains rebondissements et de certains revirements qui arrivent un peu trop à point. C'est parfois presque aussi « arrangé... » (vous savez avec qui...) que la



main qui se tend juste au moment où l'héroïne va tomber du haut de la falaise.

Mais, en bout de ligne, on se laisse prendre, comme on se laissait prendre par Dumas ou Leblanc, et le roman nous entraîne à un rythme assez endiablé. Il ne faut pas boudier son plaisir. Les plus cyniques garderont un sourire en coin. Les autres attendront avec impatience la suite : une nouvelle aventure de Marie Kermeur et de Lucas Fersen que les auteures ont déjà annoncée. (AJ)

Dolmen

Nicole Jamet et Marie-Anne Le Pezenne
Neuilly-sur-Seine, Michel Lafon, 2005, 435 pages.



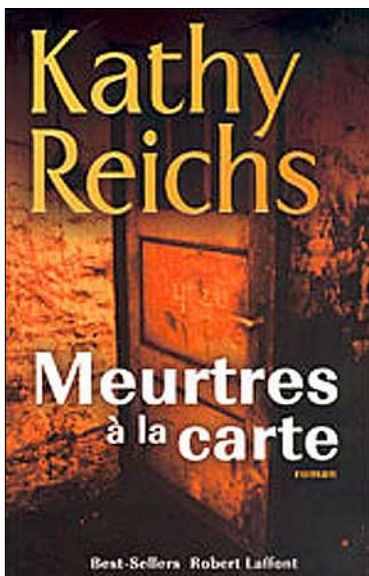
Faire parler les morts

Tel qu'annoncé, la populaire anthropologue judiciaire situe l'intrigue de son septième roman à Montréal. Elle s'inspire aussi des nombreux dossiers qu'elle a traités dans la Belle Province. Dans ce cas-ci, il s'agit de la découverte, il y a quelques années, de trois squelettes dans le sous-sol d'une pizzeria de la rue Sainte-Catherine. C'est d'ailleurs justement dans le sous-sol du commerce en question qu'on retrouve l'*alter ego* de Kathy Reichs, Temperance Brennan, en ouverture de *Meurtres à la carte*.

Les fans qui ont lu les précédents romans de l'auteure, qui travaille une partie de l'année à Montréal et l'autre à Charlotte, en Caroline du Nord, ne seront pas surpris, ni déçus, par ce retour en forme. Dans *Meurtres à la carte*, Tempe est obsédée par les trois squelettes de jeunes femmes qu'elle a déterrés. Elle tient absolument à savoir quand, comment et pourquoi elles sont

mortes. Pas question de s'en tenir aux conclusions hâtives du détective Paul Claudel, qui est persuadé qu'il s'agit de vieux ossements et que ça ne vaut pas le coup de perdre du temps à élucider ce mystère. Il n'en faut pas plus pour convaincre l'anthropologue judiciaire de s'accrocher à l'enquête. Elle consacre donc toutes ses énergies à trouver des réponses à ses questions. Et il semble qu'elle a raison de s'acharner puisqu'elle reçoit un appel étrange provenant d'une dame affirmant avoir des détails à lui raconter au sujet des ossements.

Une bonne part de *Meurtres à la carte* est aussi consacrée aux états d'âmes de Tempe, qui se pose mille et une questions au sujet de sa relation avec le détective Andrew Ryan. A-t-elle rêvé où est-il vraiment plus distant depuis quelque temps? Alors qu'elle n'arrive plus à se décider sur la conduite à suivre, Anne, sa meilleure amie, débarque à Montréal, en pleine dépression.



Préoccupée par son amie, inquiète au sujet de Ryan, constamment furieuse contre Claudel, Tempe mène son investigation avec sa détermination habituelle, et n'hésite pas à mettre sa propre vie en danger pour trouver la vérité. Et c'est là que le bât blesse. Dans chaque roman de Kathy Reichs, Tempe finit toujours par être la cible du tueur. On a par conséquent l'impression de se faire servir du réchauffé. Tout n'est quand même pas noir, car en tant que telle, le déroulement de l'enquête est captivant, et la conclusion — les motifs ayant conduit aux meurtres — nous rappelle que, malheureusement, notre société est peuplée de spécimens complètement détraqués.

Même si les romans de Kathy Reichs n'ont plus le même effet de nouveauté, il faut quand même saluer l'impressionnant souci du détail de l'écrivaine. Dans *Meurtres à la carte*, elle entraîne le lecteur à la découverte de Montréal, de son architecture et de son atmosphère comme jamais auparavant. Fait cocasse; on dit souvent que les Québécois sont obsédés par la météo. Eh bien, on dirait que Kathy Reichs souffre dorénavant elle aussi de notre manie: le froid, la neige, les mauvaises conditions routières, tout y passe. Un bon divertissement. (CF)

Meurtres à la carte

Kathy Reichs

Paris, Robert Laffont (Best-Sellers), 2005, 372 pages.



Un autre défi à l'impossible

Paul Halter est vraiment un cas à part dans le polar français contemporain. Il per-

siste d'ailleurs à aller à contre-courant des modes entourant le roman noir et le thriller pour se consacrer au roman d'énigme entretenant un goût particulier pour les récits impossibles et les meurtres en chambre close. Sa dernière nouveauté, *Les Larmes de Sibyl*, vient de remporter le prix maison des éditions du Masque (Le Masque de l'année), démontrant hors de tout doute que l'auteur incarne la stabilité dans cette maison où les changements et les bouleversements des dernières années ont parfois modifié le programme de publication. Ce dernier roman met en scène l'inspecteur Hurst de Scotland Yard et le docteur Twist, des personnages récurrents dans l'œuvre de Halter, face à un défi à l'impossible qui donnera des cheveux blancs aux deux amis.

Croyez-vous aux pendules? Aux sources magiques? Aux dons divinatoires qui permettent de retrouver des personnes dis-

Paul Halter

Les Larmes de Sibyl



MASQUE DE L'ANNÉE

parues ou des objets volés ? C'est du moins ce que prétend pouvoir faire Patrick Markale, nouveau venu dans le petit village de Cornouailles et clairvoyant extralucide à ses heures. L'inspecteur Oliver Kendall n'y croit pas beaucoup, lui, à ses supercheries. Pourtant, grâce à Markale et à ses dons, la police va résoudre plusieurs mystères inexplicables. Il faudra l'apport de l'inspecteur Hurst et de son ami le docteur Twist pour démêler le vrai du faux dans cette nouvelle aventure abracadabrante de l'actuel maître des récits impossibles.

Rien de neuf sous le soleil avec ce roman qui confirme à nouveau le talent exceptionnel de Halter pour ce genre dans lequel il excelle. Peut-être un peu de redites cependant avec la méthode employée qui nous propose toujours un nombre élevé de personnages qui n'ont d'autre but que de nous égarer afin que l'auteur puisse mieux nous confondre. Mais le roman est bien tourné et ferme la boucle, comme toujours chez Halter. À recommander aux inconditionnels et à ceux qui n'ont encore jamais pris contact avec Paul Halter. (FBT)

Les Larmes de Sibyl

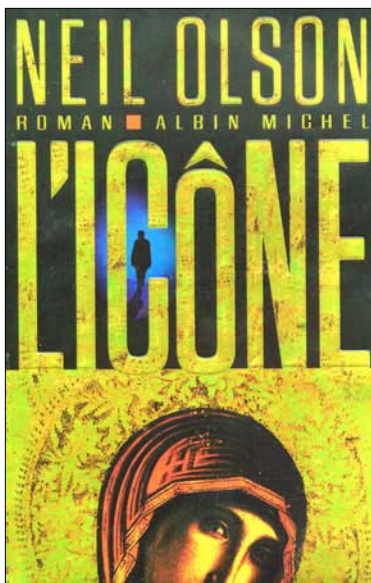
Paul Halter

Paris, Le Masque, 2005, 220 pages.



Allez, d'Icône pas, c'est pas du Brown !

Dan Brown est pire qu'un virus ! La grippe aviaire n'est rien à côté de tous ces *Damned Brownies* (imitations de...) dont nous menacent les éditeurs. Par exemple, *L'Icône*, de Neil Olson, nous est vanté comme étant « dans la lignée de Ian Pears et de Dan Brown ». Ceci, encore une fois, est absolument faux. *L'Icône*, quoique pas



plus folichon que ça, n'a strictement rien à voir avec le médiocre *Da Vinci Code* (médiocre ? Quoi ? Des millions de lecteurs ne peuvent pas se tromper. Oh que si ! Ils sont juste un peu plus nombreux à avoir tort). Ça n'est pas non plus la révélation de l'année. En fait, dans une conversation de taverne, ça donnerait à peu près ça : « Ouais, bon, bof — intro obligée — ça se lit, mais ça manque un peu de nerf et l'icône, la fameuse icône ne m'a pas impressionné outre mesure. Pis y a trop de Grecs avec des noms bizarres et comme ils adoptent tous des noms de guerre et que les personnages eux-mêmes s'amusent à s'attribuer mutuellement ces sobriquets, on en perd son latin (même si ce sont des Grecs !). » Enfin, quelque chose dans ce goût-là...

Toute l'action de ce thriller qui manque un peu de nerf (je me répète, mais c'est comme ça) tourne autour d'une précieuse icône que l'on pensait disparue depuis la

fin de la Seconde Guerre mondiale, la Vierge de Katarini, réputée pour ses pouvoirs extraordinaires et maléfiques, pouvoirs qui ne jouent qu'un rôle mineur, l'auteur n'ayant pas su ou pas voulu exploiter davantage cet aspect de l'histoire. Le lecteur navigue entre la Grèce, pendant la guerre, et le New York contemporain. Des membres de la résistance grecque ont fait un marché avec un officier nazi: l'icône contre une cache d'armes pour pouvoir combattre les communistes, une fois le conflit terminé. L'icône disparaît puis se retrouve entre les mains d'un collectionneur d'art et banquier suisse. À sa mort, elle revient à sa fille qui va chercher à s'en défaire. C'est là que les choses se compliquent car il y a des gens prêts à tout, y compris au meurtre, pour mettre la main sur la précieuse chose. Et, bien entendu, le passé refait surface. Plusieurs des personnages du roman sont des octogénaires, des survivants des événements tragiques qui se sont déroulés une certaine nuit pendant la guerre.

Neil Olson est un agent littéraire qui a sauté la barrière. *L'icône* est son premier roman et nous savons qu'il n'a pas eu (loin de là) le succès de *Da Vinci Code* ou de tout autre opus dudit Brown. Et pour cause... J'ai trouvé l'intrigue un peu *molle*. Olson a du mal à maîtriser sa narration, les personnages sont nombreux et aucun d'entre eux n'impressionne vraiment. Même le héros, Matthew Spear, un conservateur adjoint du Metropolitan Museum, n'est pas très bien défini. Certains passages, notamment ceux qui se passent pendant la guerre, sont meilleurs que d'autres, mais dans l'ensemble, cette histoire d'œuvres d'art volées par les nazis manque de vrai suspense et de mystère. (NS)

L'icône

Neil Olson

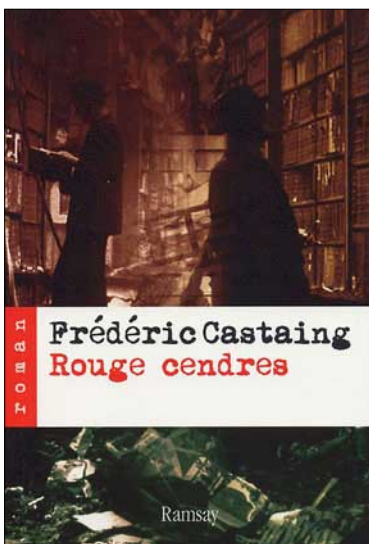
Paris, Albin Michel, 2005, 414 pages.



Beau casting

Rouge cendres est le cinquième roman de Frédéric Castaing. Expert en autographes et en manuscrits originaux, il a aussi publié *Signatures*, un dictionnaire des écritures.

Un libraire parisien spécialisé en autographe est sollicité par une milliardaire américaine lors de la foire du livre ancien de New York. Les motivations de cette dernière ? S'approprier le monopole de la mémoire écrite, c'est-à-dire prospecter, en France surtout, un maximum de manuscrits tant dans les collections publiques que privées. Bien sûr, l'expert français ne travaillera pas seul pour constituer la collection. Dès le début des collectes, Jonathan et Blandine s'avèrent pour lui de précieux



complices : le premier pour ses initiatives et la deuxième pour la qualité de ses charmes. Mais rapidement, les collectes de manuscrits et d'autographes se font de moins en moins efficaces. En effet, plusieurs groupes sociaux n'ont pas l'intention de laisser la mémoire écrite de la France s'envoler sans lever le petit doigt. Au génie qui ne suffit plus à se procurer de nouvelles raretés, on accole des gros bras afin de dénouer les impasses et défoncer quelques portes fermées. Joe et Augustin sont engagés par la milliardaire pour rejoindre le trio de prospecteurs et faire débloquer les choses. Justement, la nouvelle quête du groupe est une collection volée à Sacha Guitry qui renferme un billet signé de la main de Christophe Colomb, ce qui devrait assurer l'avenir de tout le groupe et leur descendance pour l'éternité. Mais les cadavres commencent à se multiplier et le groupe se divise de plus en plus, surtout quand le billet de Colomb apparaît soudainement dans la valise d'un des membres du groupe.

Voilà un roman qui plaira à ceux qui aiment entendre discuter de la grande littérature, de manuscrits et d'originaux : Flaubert par-ci, autographe de Racine par-là, lettre de Rimbaud à Verlaine d'un côté, billet de Zola de l'autre, l'auteur fait intervenir nombre de lettres, de billets, de manuscrits discourant tantôt sur l'importance sociale et monétaire de chacun des écrits, tantôt sur l'importance de garder en France ces richesses nationales. Certes, Frédéric Castaing est un spécialiste de l'achat et de la vente d'autographes célèbres, et il réussit assez bien à nous intéresser dès le départ à son domaine de prédilection malgré le fait que la plupart des lecteurs sont néophytes en ces domaines.

Mais l'intrigue, elle, s'enlise peu à peu et l'intérêt pour le roman diminue d'autant qu'on y trouve quelques invraisemblances.

Tout de même, s'il reste que ce texte s'avère une jolie curiosité en raison de la spécialité qu'il ose aborder, on ne le retiendra cependant pas pour les qualités de son intrigue policière. (FBT)

Rouge cendres

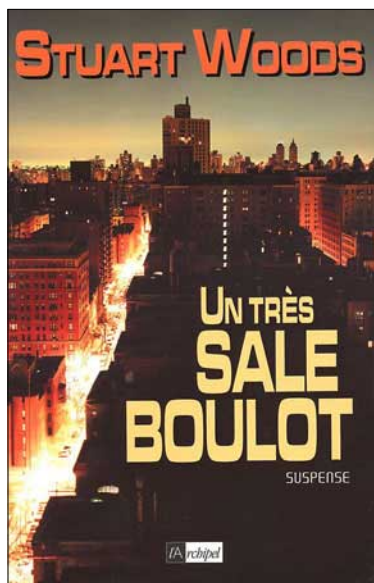
Frédéric Castaing

Paris, Ramsay, 2005, 229 pages.



Pour passer un bon moment en mauvaise compagnie !

Pour commencer, je voudrais vous soumettre un problème de vocabulaire. N'est-il pas un peu audacieux, ou risqué, en ces temps de folie du politiquement correct, d'employer l'expression consacrée « une chasse à l'homme » quand la personne traquée est... une femme ? Nous laisserons quelques féministes enrégées fouiller dans les entrailles fumantes de leur dernière victime mâle pour y dénicher l'oraculaire réponse. Quant à moi, je me contenterai de signaler que le problème se pose dans *Un très sale boulot*, un thriller noir de Stuart Woods, qui met en scène Marie-Thérèse du Bois (qui n'en est pas sortie...). Cette jeune femme, très rapide à la détente (de son pistolet), s'est fait une spécialité d'éliminer depuis des années les membres des services secrets britanniques. Quand Stone Barrington, un ancien flic new-yorkais, retrouve son amie anglaise Felicity, il est loin de se douter qu'elle est elle aussi dans le collimateur de la mante religieuse. Commence alors une course-poursuite meurtrière, échevelée, sans temps mort mais



à tuer le temps dans un train ou dans un avion. Des romans de gare, quoi... On ne peut pas se taper les œuvres de Wittgenstein ou de Derrida (qui n'a jamais déridé personne) tous les jours. *Un très sale boulot* est un excellent roman à suspense, écrit par quelqu'un qui a du métier, mais ça n'est jamais que ça, même si à la fin, la morale est sauve, ce qui, dans les circonstances, et vu le contexte, n'est pas un mince exploit. (NS)

Un très sale boulot

Stuart Woods

Paris, L'Archipel, 2005, 328 pages.



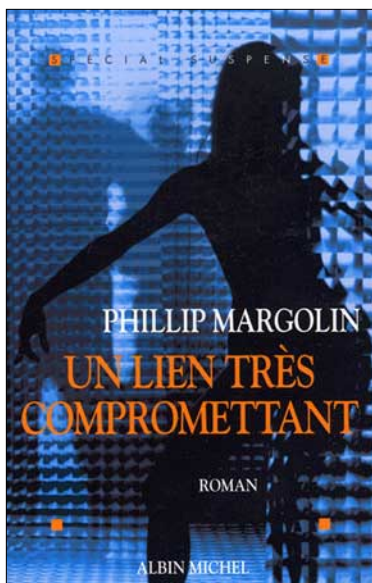
Avocats... prêts... partez!

Les avocasseries polardières sont envahissantes. Dans tous les sens... C'est fou le nombre de membres de cette joyeuse confrérie qui abandonne le métier (des gens de robe qui se défroquent, jolie absurdité, non ?) pour se lancer dans l'écriture de polars et nous raconter, bien entendu, des histoires de prétoire, de procès, de judiciaires et juteuses erreurs judiciaires, et j'en passe.

Phillip Margolin est un ancien du métier, reconverti à l'écriture. C'est la première fois que je lis un de ses romans et, foi de juré, *Un lien compromettant* est un excellent passe-temps. Je suis bien conscient du fait que ce terme peut être mal interprété, alors précisons : un polar *divertissant*, pour moi, c'est un récit à suspense, avec une action soutenue, beaucoup de rebondissements, une tension permanente, avec un dénouement réussi. On les lit pour *passer le temps* et non pas pour se poser de graves

avec beaucoup de cadavres jusqu'au dénouement à la fois explosif, tragique et touchant.

Qu'on ne s'y trompe pas... *Un très sale boulot* est un excellent divertissement *made in USA*, ni plus ni moins. Un personnage central fort, décontracté, courageux et sexy, de l'action à gogo, des cadavres à la pelle, des libertés avec la vraisemblance, quelques coïncidences heureuses, bref de quoi faire un excellent film débile à l'américaine avec Mel Gibson ou quelque autre guignol adepte de la gâchette. Ce qui m'amène à cette autre question existentielle : pourquoi ce genre de récit d'action, qui stimule vos hormones plutôt que votre matière grise, n'est-il pas publié directement en livre de poche ? Aux États-Unis, ils ont les *mass market paperbacks* pour y publier des livres destinés à un vaste public qui ne veut pas trop se casser la tête ou qui cherche



problèmes existentiels. La vie, dieu merci, n'est pas faite que de profondes réflexions ! Mais revenons à nos avocats, fort occupés dans cette histoire rocambolesque dans laquelle il est question d'un « club » très privé et très puissant qui pratique le meurtre comme rite d'initiation et entretient des liens très étroits avec le cartel mexicain de la drogue. Son but ultime : place leur marionnette à la tête des États-Unis. À voir l'état du monde actuel, on se dit qu'ils ont sans doute réussi, mais dans le roman il en va autrement puisqu'ils auront affaire à Amanda Jaffe, avocate de choc qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Elle doit défendre Jon Duprey, le patron d'un réseau de call-girls de luxe accusé du meurtre d'un sénateur. Comme ce même Duprey a déjà assassiné son avocat précédent, et cela en pleine prison, l'affaire sera plus compliquée que prévue. Par ailleurs, Duprey, qui clame mal-

gré tout son innocence, prétend détenir des informations compromettantes sur une sorte de société secrète, constituée d'hommes au-dessus de tout soupçon, dont les ramifications s'étendraient jusqu'à la présidence des États-Unis. Ce que découvre Amanda Jaffe a de quoi donner froid dans le dos. Si le lecteur complice accepte de fermer un œil sur la vraisemblance de toute cette histoire, il sera récompensé par un récit nerveux où l'action et les cadavres ne manquent pas. Et malgré la pourriture ambiante, la morale sera presque sauve. Bref, comme dans le cas du roman de Stuart Woods, *Un très sale boulot* (voir ce titre), ce passionnant thriller judiciaire de Phillip Margolin se déguste à cent kilomètres à l'heure, mais il aurait dû paraître lui aussi dans une édition de poche. (NS)

Un lien très compromettant

Phillip Margolin

Paris, Albin Michel, 2005, 402 pages.



Une remontée difficile

Le domaine du techno-thriller militaire a ses niches bien particulières, bien divisées entre métiers et services : sous-marins, bombardiers, porte-avions, chasseurs, infanterie... Cette spécialisation reflète la réalité, les auteurs de ce type de fiction étant souvent des vétérans exploitant leur expérience militaire pour écrire sur ce qu'ils connaissent.

Mais quand une niche devient moins d'actualité, cela peut frapper dur : avec la fin de la guerre froide, le service sous-marin américain s'est inquiété, car passée la menace d'une vaste attaque nucléaire, pourquoi garder la force de frappe dissuasive des

boomers? Pourquoi dépenser autant sur ses sous-marins d'attaque quand la Russie n'est même pas capable de garder sa flotte en bon état de marche? La guerre sous-marine est l'affaire des grandes puissances navales: est-ce qu'elle en vaut encore le prix en ces temps de guerre au terrorisme?

DiMercurio a longtemps évité la question en poursuivant une troisième guerre mondiale fictive avec sa série « Michael Pacino ». Mais cette dernière ayant frappé un cul-de-sac narratif avec des contraintes quasi science-fictionnelles, il devait trouver une alternative. Avec *Alerte: Plongée immédiate*, premier livre de la nouvelle série « Peter Vornado », DiMercurio revient à un environnement contemporain... et réussit à y combiner les vieux enjeux de la guerre froide avec les nouvelles craintes des attaques terroristes. De fait, l'intrigue met en scène un commandant naval américain en mission clan-

destine pour intercepter des terroristes qui ont réussi à se procurer un sous-marin soviétique.

On remarquera dans *Alerte: Plongée immédiate* une structure un peu plus intéressante que la moyenne, dotée de deux prologues très longs préparant un affrontement redouté entre deux amis. DiMercurio se permet même quelques détours à l'extérieur de ses sous-marins et un peu d'espionnage et des complications sentimentales hissent le livre au-delà de la stricte aventure militaire, sans toutefois en faire beaucoup plus. Car si le roman a sa part de bons moments et de trouvailles intéressantes, c'est sur le plan de l'exécution que ça se corse.

Il n'y a pas à douter des connaissances techniques ou militaires de DiMercurio, un sous-marinier vétéran qui profite habituellement de ses entrevues pour critiquer Tom Clancy. Malheureusement, il tombe dans le même panneau que plusieurs de ses confrères d'armes: il explique avec trop de détail, ne sait pas comment alléger ses scènes des détails inutiles et, ce faisant, sape une bonne partie de l'énergie de son intrigue. De plus, des problèmes de vraisemblance viennent hanter les aspects non militaires: la CIA et le département d'État laisseraient-ils vraiment des terroristes s'emparer d'un sous-marin, même en sachant avoir des agents à bord?

La traduction ne réussit pas à faire de la magie avec un matériel original assez laborieux. Même le bon travail de Dominique Chapuis à gérer la tonne impériale de jargon propre à ce genre de fiction ne parvient pas à éliminer le sentiment d'étrangeté qui consiste à lire en français ce genre de fiction typiquement américain.



Malgré l'attachement de l'Archipel à publier l'intégrale des romans de l'auteur, force est d'avouer que DiMercurio reste un joueur *mid-list* dans un genre raréfié et surtout publié en format poche bon marché. On espère que ses fans francophones auront plaisir à découvrir un nouveau livre de cet auteur, car le reste du lectorat ne criera guère au génie. (CS)

Alerte : Plongée immédiate

Michael DiMercurio

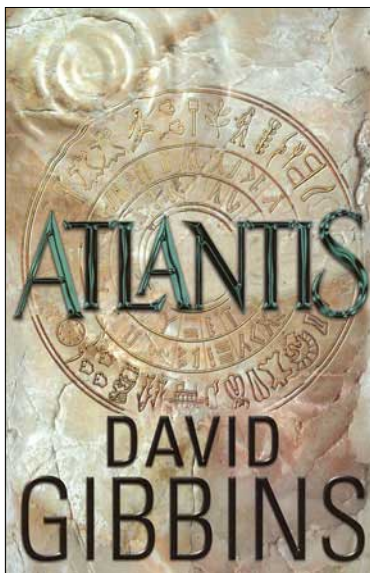
Paris, L'Archipel, 2005, 454 pages.



Quand l'Atlantide coule d'aplomb !

On sait que dans le monde scientifique on ne rigole pas avec les nouvelles théories, surtout quand elles concernent des domaines un peu marginaux ou des sujets délicats comme les objets volants non identifiés, la vie extraterrestre, les monstres marins, les civilisations disparues et autres fariboles qui ont fait la fortune des Bergier, Pauwels, Charroux, Von Däniken et autres collectionneurs d'énigmes historiques, souvent farfelues. C'est pourquoi il arrive parfois qu'un spécialiste, un scientifique, un universitaire se serve du roman pour passer une théorie controversée, histoire de la tester auprès du public et de ses collègues. Cela donne habituellement les résultats suivants : d'une part, des romans de science-fiction ou des thrillers à caractère scientifique, honorables quand ils sont écrits par des Fred Doyle, Isaac Asimov, Michael Crichton et cie, et d'autre part, des trucs ratés, des thèses de doctorat arides avec de mauvais dialogues, comme c'est malheureusement le cas avec *Atlantis*, de David Gibbins, un pseudo-roman

qui combine très mal des éléments de SF (la découverte de l'Atlantide) avec ceux du thriller d'intrigue international (il y a des terroristes arabes dans la mouvance d'Al-Quaïda Youkaïdi Aïda !), le tout baignant dans une sauce techno-thriller tout à fait indigeste. Le quatrième de couverture nous dit pourtant que ce livre est à la fois thriller, leçon d'histoire et roman d'aventure, le *Da Vinci Code* d'une nouvelle génération. L'inévitable comparaison avec le médiocre opus de Dan Brown n'est qu'un gadget promotionnel agaçant qui, dans ce cas, est absolument mensonger. Va pour la leçon d'histoire et toute la partie consacrée à l'Atlantide, mais ça n'est pas un roman digne de ce nom. Des personnages interchangeable sans aucun relief, (le « héros » est une très pâle copie du Dirk Pitt de Clive Cussler) discutent à longueur de page des civilisations disparues, d'architecture, de manuscrits,



d'écritures anciennes, etc. De la matière à essai, rien d'autre. La partie romanesque est juste risible ! Il y a des passages dignes des plus mauvais feuilletons quand, par exemple, le héros, gravement blessé, discute tout aussi gravement de questions historiques, archéologies, tout en poussant de temps en temps un soupir, histoire de rappeler qu'il est tout de même blessé par balle, qu'il faudrait peut-être faire quelque chose, mais d'abord voyez-vous professeur, ces inscriptions qui datent du VIII^e millénaire avant Jésus-Christ, eh bien, bla bla bla, Oh la la, mais je suis blessé... Et ainsi de suite !

David Gibbins, un universitaire de Cambridge, docteur en archéologie, est sans nul doute une autorité reconnue dans le domaine des civilisations disparues et son hypothèse sur la localisation et l'histoire de l'Atlantide est fascinante. Mais c'est un bien piètre romancier. *Atlantis* est l'exemple typique du thriller dit « érudit » où trop de science finit par ruiner complètement le peu de suspense. (NS)

Atlantis

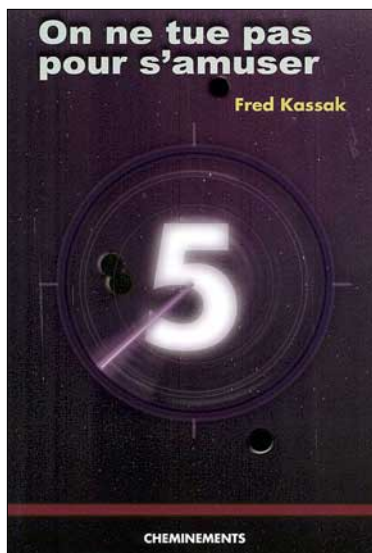
David Gibbins

Paris, First, 2005, 406 pages.



Kassak : Du palindrome aux énigmes policières

Au contraire de ses collègues des années 60-80 (Arnaud, Dard, Mazarin, Pelman...) qui publièrent des centaines de romans, Fred Kassak, de son vrai nom Pierre Humblot, refusait de publier les romans dont il était insatisfait. Une dizaine de titres en tout, donc, pour celui qui voua une bonne partie de sa carrière à l'écriture



de nombreuses dramatiques pour *Les Maîtres du mystère*, célèbre émission radiophonique qu'animait Pierre Billard et qui réunissait chaque mardi soir des millions d'auditeurs. Kassak créa par la suite des jeux concours policiers pour le magazine *Elle*. Il a obtenu le Grand prix de la littérature policière pour son roman *On n'enterre pas le dimanche*, dont l'adaptation cinématographique obtint le célèbre prix Louis-Delluc (1960). Le cinéaste Michel Audiard adaptera plusieurs de ses romans dont le très connu *Elle boit pas, elle fume pas, elle drague pas... mais elle cause*.

Avec ce passé de touche-à-tout, Fred Kassak n'est pas sans rappeler chez nous un auteur comme Pierre Digneault alias Pierre Saurel, bien que Kassak ait décidé de miser sur la qualité plutôt que sur la quantité comme l'auteur québécois.

Les éditions Cheminements présentent ici un recueil de ses meilleures pièces radio-

phoniques et jeux d'énigmes policières, le tout accompagné d'une trop courte préface de Jean-Marie David.

Au menu : « La Puce », « Vendu occupé », « Cas de force majeure »... en tout dix textes dont quatre nous sont fournis avec la solution de l'énigme.

On se laisse séduire encore aujourd'hui par ces courts textes voués à une forme dramatique qui a presque totalement disparu, j'entends par-là, les pièces radio-phoniques. En effet, ce genre fit les beaux temps de la radio dans les années 40-60, période qui vit la naissance et le positionnement de la télévision pour les années à venir. Même si certains textes ont plus de mal à vieillir que d'autres, l'écriture et le talent indéniable de Kassak nous font revivre une époque où le polar se résumait à peu près seulement au récit à énigme.

Fred Kassak est un des rares auteurs de cette époque à être sans cesse réédité aujourd'hui. Pour en savoir plus sur lui, on consultera les « Entretiens » publiés en 2004 dans le numéro 8 de la revue *Temps noir*. (FBT)

On ne tue pas pour s'amuser

Fred Kassak

[s.l.], Cheminements (Chemin noir),

2005, 343 pages.

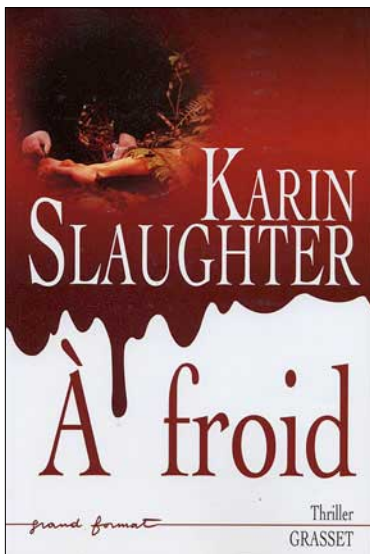


Madame « Massacre » persiste et signe...

J'aime bien les polars de Karin Slaughter, tous publiés chez Grasset. Contrairement à certaines de ses consœurs, elle ne distille pas un vague sirop sucré/salé au goût écœurant destiné à un lectorat féminin frileux, sensible et pas toujours très regardant, mais nous propose au contraire des

romans très noirs, violents, d'un réalisme parfois insoutenable. Des romans de mecs, lisibles par les femmes qui aiment aussi les romans de mecs ! Voilà, c'est dit... Son premier, *Mort aveugle*, avait révélé une romancière de choc qui faisait honneur à son nom (rappelons à nos rares lecteurs obstinément unilingues que « Slaughter » signifie boucherie ou massacre en anglais). Le suivant, *Au fil du rasoir*, confirmait ce nouveau talent. *À froid* (quel titre banal si on le compare à l'original : *A Faint Cold Fear*) est en quelque sorte sa suite, mais il n'est pas indispensable d'avoir lu les romans précédents pour suivre l'action.

On retrouve donc la pédiatre Sara Linton, médecin légiste à ses heures, qui enquête sur un cas de suicide sur le campus universitaire de Grant County. Elle emmène sa sœur Tessa qui, pendant que Sara observe les lieux du suicide, s'éloigne dans un boisé environnant et se fait brutalement agresser.



Quand deux autres cas de suicide apparents se révèlent être des meurtres, l'enquête prend une autre tournure. Sara est obligée de travailler avec Jeffrey Tolliver, son ex-mari qu'elle a quitté pour cause d'adultère mais qu'elle aime toujours. Lena Adams, qui a quitté la police et qui soigne ses propres blessures (une sœur assassinée, elle-même violée et torturée) est elle aussi mêlée à cette sombre et assez complexe histoire d'abus sexuels, de perversions diverses où convergent plusieurs histoires inextricablement liées. Karin Slaughter contrôle tout ça à la perfection. Il m'a semblé malgré tout que l'ambiance était un peu moins macabre, la violence plus contrôlée que dans les romans précédents. Mais *A froid* reste un polar puissant avec des personnages forts. (NS)

À froid

Karin Slaughter

Paris, Grasset (Thriller), 2005, 450 pages.



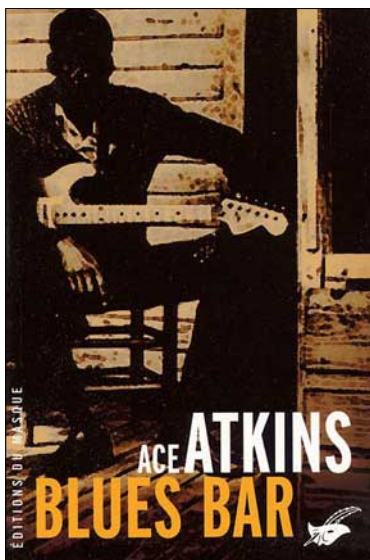
Le blues verlan de Nick Travers

Bonne nouvelle ! *Blues Bar* (traduction banale de *Dark End of the Street*) est le premier roman d'Ace Atkins à paraître en français. Mauvaise nouvelle ! Ce roman est le deuxième de la série des enquêtes de Nick Travers et fait suite à *Crossroad Blues*, inédit en français, où apparaissent non seulement le personnage principal mais aussi celui de Jesse Garon, ce tueur psychopathe fêlé qui se prend pour le frère jumeau sinon la résurrection d'Elvis Presley. Avec un peu de chance, nous aurons donc droit à ce premier volet après que les autres aient été publiés, dans le plus grand désordre, comme il se doit. Ne cherchez pas le respect du

lecteur dans tout ça, il a été occulté par les impératifs commerciaux...

Ceci dit, ne boudons pas notre plaisir, parce que *Blues Bar* est un récit qui captivera tous les amateurs de polars qui aiment les intrigues noires et moites se déroulant à Dixie (le Sud profond, dont la Louisiane et le Tennessee), avec comme toile de fond le monde du blues et du jazz (en passe de devenir d'hénaurnes clichés dans le genre !).

Le personnage principal est un gars cool qui s'appelle Nick Travers. Ancien professionnel de football (autre cliché !), joueur d'harmonica virtuose, c'est un spécialiste de l'histoire du blues, détective privé à ses heures. Dans ce deuxième volet de ses aventures dans le Sud profond, il se lance à la recherche de Clyde James, le plus grand chanteur de soul de sa génération, disparu après le meurtre de sa femme et de son enfant, crime auquel il avait assisté en témoin impuissant. Alors que Nick commence son enquête, une jeune femme



dont les parents ont été assassinés est enlevée par des inconnus qui cherchent à lui subtiliser des documents compromettants laissés par son père avocat. Une série de coïncidences heureuses fera que Nick délivrera *in extremis* cette jeune femme, une demoiselle dont le père, voyez-vous ça, était à la recherche de, devinez qui... Vous ne voyez pas ? Eh oui... le chanteur Clyde James décidément bien énigmatique et qui intéresse bien du monde pour d'obscures et dangereuses raisons. Chienne de vie, hein ?

Blague à part, si on fait abstraction de quelques clichés thématiques et du hasard qui fait trop bien les choses, on a un polar tout à fait honorable, plein d'action et de personnages inoubliables comme cette dingue de M^{lle} Perfect ou de Jesse alias Jon, le fou d'Elvis, des politiciens pas nets, une bande de fachos déjantés appelés The Sons of the South, des caïds de la pègre sadiques et la famille d'adoption de Nick qui survit à travers tout ça. Avec en toile de fond une lancinante musique de blues qui, au dénouement, se transforme en charge de la cavalerie légère pour accompagner une fusillade finale aussi échevelée qu'inattendue, digne des meilleures séries B.

Vous aurez compris que, malgré certaines réticences somme toute mineures, j'ai bien aimé ce roman. Mais quitte à chialer un peu, j'aimerais me plaindre de la traduction. Prof à la retraite, j'ai tout de même enseigné le français pendant quarante ans. Alors quand je lis un polar (c'est pas du Todorov, bigre là !) et que je ne comprends pas certaines phrases soi-disant traduites *en français*, il me semble qu'il y a un problème. J'ignore ce qu'est un « zarbi », un « zicos » et autres mystères linguistiques

franchouillards. Je devine que l'un doit être du verlan pour « bizarre », mais l'autre ? Une abréviation hexagonale pour « musicos » ? Version argotique de musicien ? Misère ! Et ces abominables « Je veux » ou « Ça craint » ! Quelle horreur ! Dans dix ans, ces textes seront tombés en désuétude, certains termes étant passés de mode, remplacés par d'autres conneries. J'aimerais pouvoir lire et non pas passer mon temps à deviner ! Les Français sont les pires ennemis de leur langue, mais ils auront tout de même l'incroyable culot d'accuser l'impérialisme culturel américain d'être responsable de leur déclin. Misère bis, comme dirait Raminagrobis ! (NS)

Blues Bar

Ace Atkins

Paris, Le Masque, 2005, 404 pages.



Pepetela, Popotin et son gros cul !

En toute sincérité, un polar traduit du portugais, écrit par un auteur se nommant Pepetela (tout court), dont l'action se déroule en Angola, n'a pas *a priori* de quoi me séduire. Et pourtant... Je ne me souviens déjà plus pour quelle raison au juste (probablement la curiosité) j'ai commencé à lire *Jaime Bunda, agent secret*, mais une fois plongé dans cette histoire, je n'en suis plus sorti. Bien que ça se passe en Afrique, il ne s'agit pas d'un roman noir (!) mais d'un polar plutôt satirique, très agréable à lire, dans lequel l'auteur radiographie avec verve et truculence une société angolaise où la corruption est un mode de vie, où il faut distinguer ce qui est illégal et pas permis de ce qui est illégal mais toléré, où la paranoïa se cultive à longueur de journée (d'où

la multiplication des services de police chargés de surveiller... les services de police), le tout avec une autodérision toute réjouissante. L'improbable héros de cette aimable plaisanterie s'appelle Jaime Bunda, un agent très secret surnommé Popotin à cause de son impressionnant derrière sur lequel il est resté vissé pendant les débuts de sa carrière. (la traductrice mentionne que « bunda », en portugais, désigne familièrement le postérieur). Et voici, qu'à la surprise générale (la sienne et celle de ses collègues sceptiques), on lui confie une mission délicate : retrouver l'assassin d'une gamine de quatorze ans, violée et tuée après avoir été prise en stop par un inconnu roulant dans une luxueuse auto noire. L'agent Popotin est un grand amateur de romans policiers, qui ne jure que par Hammett, Chandler... ou Sherlock Holmes dont il admire les méthodes. De là à les appliquer à Luanda, dans des services de police minés par l'incompétence, la corruption et la paranoïa, il y a une marge.

C'est ce que notre sympathique limier ne va pas tarder à découvrir quand il va bousculer les habitudes de ses confrères et de ses supérieurs avec ses remarques insolites, ses méthodes peu orthodoxes, parfois loufoques.

Ce que j'apprécie particulièrement dans ce récit savoureux, c'est l'humour pince-sans-rire et subtil qui fuse à chaque paragraphe. On est loin des rigolades grasses et hénauymes des polars rigolards (ça rime avec lard) à la française. On est plus proche de Westlake que de San Antonio. De plus, lire ce roman, c'est voyager dans une contrée lointaine, exotique, c'est découvrir les mœurs, la nourriture, la géographie d'un pays avec lequel on n'est pas nécessairement familier. Et pour cela, les narrateurs successifs sont de très bons guides, sensibles aux détails et à la couleur locale.

Pepetela est le pseudonyme de Artur Carlos Mauricio Pestana dos Santos, un Blanc né à Benguela, en 1941. Il a combattu comme guerillero dans les rangs du MPLA (mouvement de libération angolais) puis a été vice-ministre de l'Éducation (sur un site Internet on prétend qu'il a été ministre). Aux dernières nouvelles, il enseignait la sociologie à l'Université d'Angola. C'est un écrivain de tout premier plan, auteur d'une œuvre abondante, récipiendaire en 1997 du prix Camões, le plus prestigieux prix littéraire en portugais. En 2003, il a publié une autre aventure de Popotin, encore inédite en français, *Jaime Bunda e a morte do americano*. (NS)

Jaime Bunda, agent secret

Pepetela

Paris, Buchet Chastel, 2005, 446 pages.

